

## Les sœurs de Cadouin

**Un bref rappel de ce qu'était la misère en France et en particulier à Paris en cette fin 16<sup>e</sup> et début 17<sup>e</sup> :**

St Vincent de Paul fonde l'œuvre des Enfants trouvés. Il demande aux dames de la noblesse, de la bourgeoisie quelques heures, quelques journées au service des pauvres ; ce seront les «Dames de la Charité» mais c'est insuffisant. St François de Sales avait tenté l'expérience avec les «Visitandines» - le nom vous indique quel devait être leur rôle - ce fut un échec !

A cette époque, il n'était pas concevable que des «Dames bien» pénétrèrent dans certains milieux, entrent dans de misérables demeures ; les religieuses cloîtrées dans leur couvent n'eurent aucun contact avec les pauvres gens.

Vincent de Paul a gardé de ses origines le bon sens paysan : il réunit des femmes de toutes conditions, surtout des femmes du peuple et leur dit *«vous êtes des Filles de la Charité, vous n'êtes pas des religieuses mais des femmes au service des pauvres. Votre cellule sera parfois une chambre de louage, votre cloître, la rue. Pas de grandes cérémonies ni de vœux officiels, simplement des vœux privés renouvelés chaque année».*

Leur costume sera celui des paysannes d'Ile-de-France avec le bonnet blanc qui enserre les cheveux. On y ajoutera un petit fichu aux pointes tombant de chaque côté du visage... puis les années passant tout évolue ; on peut être religieuse, on n'en est pas moins femme, la coiffe sera amidonnée, les bords seront relevés, ce sera la «cornette».

Mais nous sommes au XX<sup>e</sup> siècle et pour soigner les malades, prendre le métro, conduire une voiture avec cette coiffe qui réduit la visibilité sur les côtés, c'est impossible ! Donc suppression de la cornette et simplification de la tenue, les Filles de la Charité sont désormais habillées comme vous et moi.

Vous savez que l'Abbé, Monsieur Campan a demandé **l'installation des Filles de la Charité à Cadouin** le 19 juillet 1874. Après les démarches d'usage, elles arriveront **le 2 février 1875** et logeront dans une petite maison au chevet de l'église. Le prix : 14000 F mais l'achat ne peut se faire immédiatement, M. Beauchamp le propriétaire qui habite Pontours a quatre enfants dont un mineur - c'est donc une location par sous seing privé du 01.01.75 au 01.01.77. La majorité de l'enfant permet alors la vente de la maison, du hangar, du jardin : 18 ares pour 14000 F.

Les religieuses (4 au départ) s'occupent de l'entretien de l'église, du catéchisme ; elles visitent les pauvres, les malades, l'une d'elles remplace une vieille demoiselle à l'école du village. Elles ont une petite pharmacie, créent un jardin d'enfant, les soins à domiciles, un ouvroir (couture, raccommodage, repassage, tricot) pour les jeunes filles et apportent outre ce service social, une animation dans le village.

Parmi les messieurs, à la retraite aujourd'hui et qui sont ici, combien ont été les «cœurs vaillants» de sœur Madeleine, chantant, jouant, faisant de longues promenades avec elle ? Qui ne se souvient de sœur Catherine élevant une orpheline comme sa propre fille ?

La petite maison est agrandie côté sud et est ; elle aura deux étages : le premier pour les sœurs - la plus grande pièce étant la chapelle - le second étage pour les enfants, des orphelines du Bordelais, de Paris... etc. A l'est, un grand hangar servira de réserve de bois et de préau. Les lois de 1898 et 1905 imposant la laïcité, l'école des sœurs ne sera plus que pour les pensionnaires de l'internat.

Des jeunes filles convalescentes affluent, les locaux, insuffisants, elles sont parfois logées chez l'habitant (ex : Mme Lafage).

Ici nous ouvrirons, si vous le voulez bien, une parenthèse pour une œuvre annexe en quelque sorte de la maison : l'hospice.

Depuis 1904 existe à Cadouin un hospice cantonal mixte : une grande maison avec jardin et terrasses offerte par la famille Beauchamp, à la condition que les religieuses en assurent la gestion. Durant la guerre de 14-18 l'hospice est transformé en hôpital militaire, accueillant blessés et réfugiés, les vieillards sont donc répartis entre les hospices de Lalinde, Belvès ou rendus à leur famille.

Après la guerre, il y a un besoin urgent, de réparations, d'aménagements, de modernisation... Les pourparlers sont longs afin d'obtenir l'emprunt nécessaire à la remise en état des bâtiments. La supérieure obtient l'autorisation d'ouvrir une maison de repos pour dames âgées : 12 chambres, une salle de 8 lits, chauffage, eau, électricité... Le 3 septembre 1934 la maison devient le pavillon St Vincent... **Sœur Brigitte** sera la maîtresse des lieux mais une maîtresse-servante. Affublée parfois d'un sac de toile de jute en guise de tablier, faisant tous les travaux même les plus rebutants, qui pourrait se douter que cette religieuse appartient à l'une des grandes familles de la noblesse française ?

St Vincent avait dit «vous serez au service des pauvres» et c'est exactement cela. A toute heure du jour ou de la nuit on peut l'appeler, elle va dans toutes les maisons modestes ou bourgeoises, elle soulage physiquement mais peut aussi soutenir moralement et donner le conseil judicieux au bon moment.

Pas de moyen de locomotion : à grands pas, sa silhouette mince se déplace rapidement accompagnée d'un grand sac noir plein de cachets, de pansements, de seringues...

Combien de grands malades n'a-t-elle pas entourés de soins et de paroles apaisantes pour les aider à mourir ?

Combien de vieilles dames, seules dans la vie, ne pouvaient s'endormir si la sœur ne les avait pas embrassées ?

Sœur Brigitte connaissait son métier : infirmière compétente et dévouée, toutes les maisons de la commune ont un jour ou l'autre reçu sa visite. Elle appliquait parfois de ces remèdes dit de «bonne femme» jugés péjorativement méprisables mais souvent efficaces - un docteur que je ne vous nommerai pas bien entendu, avait grande confiance en son diagnostic disant «alors ma bonne sœur Brigitte, qu'allons nous donner à celui là ?».

La supérieure, inquiète pour sa santé lui interdisait «d'en faire trop» mais une petite désobéissance lui paraissait moins grave que de faillir au service des pauvres gens et toute sa vie s'est écoulée, marquée par le dévouement et la simplicité. Elle reste pour moi «la fille de la Charité» telle que le désirait St Vincent.

Pour en terminer avec l'hospice, le jour où les sœurs quittent Cadouin, les héritiers Beauchamp, trop nombreux, renoncent à la succession et offrent au maire de Cadouin M. Guiraud, l'argent de la vente de l'hospice pour démarrer la construction de la nouvelle maison de retraite que vous connaissez.

C'est à partir de 1920 que le nom de Cadouin va rayonner et dépasser le cadre local. En janvier, c'est l'ouverture **d'une maison de convalescence** ; l'ancien préau remplacé par une grande salle servant de réfectoire au rez-de-chaussée et un dortoir au premier étage recevra des jeunes filles de Bordeaux et de la région parisienne. On utilisera également la Russie (aujourd'hui maison Panouillère) qui doit son nom à des réfugiés chassés de leur pays par la révolution d'octobre 1917. Mais les locaux sont encore insuffisants, surtout que les sœurs reçoivent un don de Mme Lionel (Paris) : 27 lits avec sommiers, matelas, taies, traversins, draps, linge de maison, machine à coudre, équipement de cuisine.

Le 26 mai 1926 **Sœur Granier** devient supérieure des Filles de la Charité de Cadouin. Beaucoup d'entre vous l'ont connue : c'est une femme de tête et une femme de cœur. L'histoire de la maison devient désormais son œuvre : si je dis achat, construction, création, il faut penser : sœur Granier.

Formée à Paris à la maison mère, elle a le dynamisme des gens du midi, une volonté de fer, une grande faculté de persuasion et peut discuter sans complexe avec les plus hautes autorités.

En 1930, construction du pavillon Ste Thérèse (aujourd'hui Musée du Vélo), aménagement du hangar jouxtant le jardin du presbytère en petite salle de théâtre (5 ares achetés à Mr Ribière). L'ouvroir désormais cours d'enseignement professionnel ménager (Loi Astier) est légalement autorisé en 1931. Le préfet met une seule condition : les enfants iront toutes à la communale de Cadouin à partir de Pâques 1931. Seule exception, une élève candidate au certificat d'études en juillet qui offrira une mention "mention Bien" à son institutrice pour ses cours "privés" en quelque sorte.

Après le 2 décembre 1937, création de sessions accélérées de monitrices d'enseignement ménager rural.

Les investissements continuent : achat des Buissonnets (14 ha. 80000 F à M. Dessales) importants travaux pour abattre des cloisons, faire des salles de cours, des chambres pour les professeurs. Achat de "la Russie" et son aménagement en buanderie moderne. Enfin l'enseignement agricole nécessite des travaux pratiques alors achat et transformation de la ferme avec clapiers, poulailler, poussinière, laiterie.

En 1938 la statue de Notre Dame du Sacré Cœur est érigée sur la colline au milieu des pins.

**La maison de convalescence ferme en 1939-40, il devient impossible de mélanger élèves et malades. L'école prend alors son plein essor.**

Les cours se divisent en 2 sections :

- 1 Agricole - CAP ménager, couture, jardinière d'enfants, monitrice de colonies de vacances.
- 2 Ecole de cadres - Bac + 1 an de préparation monitorat. Professorat.

Le recrutement se fait dans les départements limitrophes et la Charente, Paris, les Pyrénées, Marseille même !

A la veille de la guerre, la maison de Cadouin compte 9 religieuses dont 5 professeurs. Une menace de réquisition pour accueillir l'hôpital d'Erstein, qui ne viendra jamais. Comme partout en France, ce sera, après la débâcle, l'accueil des réfugiés, des militaires.

En 1941 le gouvernement insiste et encourage la formation de futures mères de famille, ce qui correspond aux chantiers de jeunesse pour les garçons.

Cadouin reçoit un groupe de postulantes (futures religieuses) dont sœur Granier assure la direction avec compétence et autorité. Elle devient inspectrice des maisons des filles de la Charité pour une partie de l'Aquitaine.

Le renom de l'école, donc de Cadouin, n'est plus à faire. D'anciennes élèves sont nommées directrices de centres ménagers à Sarlat, Ste Foy la Grande, de la MARPA au Buisson... Les élèves de 2<sup>e</sup> année de l'école de Cadres vont une fois par semaine donner des cours itinérants à St Avit, Couze, Montferrand, Les Eyzies, Ste Alvère, St Cernin de l'Herm, Bergerac... La Roque-Gageac...

Mr Luc, président de l'enseignement technique offre à sœur Granier un poste au ministère mais elle refuse de se rendre à Vichy, invoquant son habit religieux qui lui impose une stricte neutralité. Elle sera tout de même membre du bureau de l'Education Nationale et se rendra chaque mois au ministère pour la sélection des programmes.

L'enseignement technique envoie 63 élèves, futures monitrices, ce qui nécessite la location de la maison Cornet (bâtiment qui suit le presbytère) aujourd'hui au fond de la cour de l'Auberge de Jeunesse.

Le 21 février 1942 la presse régionale organise un grand reportage sur l'école de Cadouin, les élèves sont interviewées et filmées dans leurs multiples activités. Dans l'ensemble les résultats aux concours et aux examens sont excellents. Exemples : 2<sup>e</sup> prix de la confédération nationale de la famille rurale ; une semaine à Paris offerte par le secours national ; un voyage en Hollande organisé par les allocations familiales...

Au lendemain du débarquement, les candidates se rendent aux lieux d'examen à vélo. Un groupe d'élèves franchit les barrages des maquisards, conduit par M. Payen, 3 autres, sac au dos, regagneront leur domicile à Cahors à pied (150 km).

Durant la guerre la maison a recueilli et caché, une famille juive, des jeunes réfractaires au STO et enfin sœur Agnès, religieuse anglaise. En remerciement la Croix Rouge britannique offre à sœur Granier une grande voiture ambulance, livrée par la femme du consul et une délégation du consulat de Bordeaux. Une réception et un repas préparé par les élèves marquent cette journée de fête.

Deux bâtiments préfabriqués, construits près de la Poudrerie de Bergerac pour loger des réfugiés (indochinois, je crois ?) seront achetés à prix intéressants et rajoutés à la suite de la salle de théâtre pour faire de nouvelles salles de cours.

Enfin un matin, Mère Granier, sans déranger personne se fait conduire à la gare du Buisson et au chauffeur de taxi qui lui demande "quel jour, ma Mère, devrai-je venir vous reprendre ?", elle répond simplement "c'est fini, je ne reviendrai pas".

En 1957, l'école de cadres est transférée à la Cadène (banlieue de Toulouse) pour faciliter les rapports des élèves avec la faculté et les professeurs de l'école agricole de Purpan.

La section des jeunes continue. Après une refonte des programmes de l'Education Nationale les élèves ne viennent plus après un certificat d'étude mais après un BEPC. En 1966 une sœur infirmière crée un "centre de soins" et quelques années plus tard les "Aides ménagères aux personnes âgées". Tous les bâtiments seront vendus les uns après les autres, l'école ménagère fermée, les religieuses vont habiter au Buisson, village plus important pour le Centre de soins.

Tout semble terminé... non. Tant de jeunes filles, aujourd'hui des mères de famille, sont passées à Cadouin et ont gardé un si excellent souvenir, qu'elles sont heureuses de se retrouver parfois. Plusieurs réunions ont eu lieu comprenant entre 60 et 80 participantes. La dernière en 1997, même si les rangs s'éclaircissent, comptait encore 70 anciennes de Lalinde, du Bugue, de Bergerac, Périgueux bien sûr mais également de Roanne, Strasbourg, St-Yrieix, Rochefort, la Bretagne, Albi et Maisons-Alfort...

La jeunesse n'en a pas pour autant déserté Cadouin, l'Auberge de Jeunesse, à qui nous souhaitons "bonne chance" fait et fera connaître le nom de ce village où il fait bon vivre !